



Le Calendrier 2013 réalisé par Steve McCurry a été présenté à Rio de Janeiro

Rio de Janeiro, 27 novembre 2012 – La présentation du Calendrier Pirelli 2013 a eu lieu aujourd'hui à Rio de Janeiro, au «Pier Mauá», les entrepôts du vieux port de la «Cidade Maravilhosa».

La réalisation de la 40^{ème} édition de «The Cal™» a été confiée à Steve McCurry, grand nom de la photographie mondiale, qui témoigne des récentes transformations économiques et sociales du Brésil. Son travail rend hommage à la beauté et aux couleurs reflétant l'âme de ce pays magique d'Amérique du Sud, qui occupe pour la troisième fois (après Patrick Demarchelier en 2005 et Terry Richardson en 2010) un rôle central dans le calendrier Pirelli.

Au cours des deux semaines nécessaires à la prise de ces photos dans les rues et les favelas de Rio, Steve McCurry a accompli un fascinant travail de découvreur, glanant les histoires, le vécu et les traits saillants d'une terre lointaine et de ses habitants. Le Calendrier Pirelli 2013 nous raconte des histoires à partir de visages dessinés sur les murs, de gens ordinaires et également de top models, qui cette année ont toutes en commun un engagement fort au nom d'une fondation, d'un projet humanitaire et d'organisations non gouvernementales.

«J'ai essayé de dépeindre le Brésil, ses paysages, son économie et sa culture en même temps que sa dimension humaine», explique Steve McCurry. *«Voilà l'histoire que je voulais raconter à travers mon objectif. Pour moi, la photographie est un moyen d'expression important au service des histoires, petites et grandes, qui font le quotidien.»* En arrière-plan, Rio déborde de vie avec les quartiers historiques de Lapa et Santa Teresa, ses favelas, ses bars et ses nightclubs, ses marchés, ses salles de danse et de sport, ses écoles et ses arrêts de bus. La ville est saisie dans ce qu'elle a de plus authentique, très loin des stéréotypes habituels. *« J'ai beaucoup marché dans les rues, observé tous ces petits instants du quotidien et mitraillé, dit-il. Je recherche cet instant fugace où l'image trahit une certaine tension.»*

Steve McCurry, voyageur aguerri, s'est laissé guider par sa curiosité naturelle pour s'imprégner de l'esprit de Rio et s'est ouvert à ses habitants, dont il nous livre les visages et les humeurs. Les portraits de top models et d'actrices alternent avec ceux de gens ordinaires: une jeune boxeuse à l'entraînement, une vendeuse de fruits au marché, des danseuses de samba, des maîtres de capoeira s'exerçant, une joggeuse, une professeure d'arts plastiques, des touristes au musée, une secrétaire regardant par la fenêtre, des amoureux qui se promènent au soleil couchant. Ces scènes de la vie ordinaire, et parfois pas si ordinaire que ça, évoquent l'évolution d'une nation qui change sans se départir de sa vraie nature ni des traits qui la rendent unique.

«Je dirais que je suis un photographe des rues adepte des ‘scènes croisées’, confie Steve McCurry. On peut photographier des nus n’importe où, mais ces mannequins-là sont vêtus, chacune d’elles mène une action caritative. Elles ont un but et un idéal. Je voulais donc les montrer dans un lieu particulier. C’est pourquoi Rio était le cadre idéal.»

34 images couleur reliées composent le calendrier Pirelli 2013: 23 portraits d’actrices et de top models, neuf instants du quotidien pris sur le vif et deux images exclusivement composées de graffitis et de fresques murales. Ces derniers, expressions d’un art populaire, ont intéressé le photographe pour leur capacité à traduire les aspects sociaux qu’il s’efforçait de décrypter, et ont servi d’arrière-plan à de nombreuses photographies.

11 top models, actrices et chanteuses figurent dans le calendrier: les Brésiliennes Isabeli Fontana (déjà présente dans les éditions 2003 de Bruce Weber, 2005 de Patrick Demarchelier, 2009 de Peter Beard, 2011 de Karl Lagerfeld et 2012 de Mario Sorrenti) et Adriana Lima (qui figure également dans l’édition 2005 de Patrick Demarchelier), l’actrice Sonia Braga et la chanteuse Marisa Monte, l’actrice italo-égyptienne Elisa Sednaoui, le top model tchèque Petra Nemcova, le top model tunisien Hanaa Ben Abdesslem, le top model éthiopien Liya Kebede et les top models américains Karlie Kloss, Kyleigh Kuhn et Summer Rayne Oakes.

INTRODUCTION

Extrait du calendrier Pirelli 2013

Pirelli m'a fait le grand honneur de me choisir pour la réalisation de son calendrier 2013 et Rio s'est avéré être le cadre idéal pour cet exercice.

Connu pour son âme, son énergie et sa formidable transformation socio-économique, le Brésil s'est fait une place parmi les pays à forte croissance les plus dynamiques de la planète.

À Rio, la variété des paysages, avec l'océan, la montagne et la jungle, associée à une culture urbaine pleine de vitalité, en ont fait le cadre idéal pour photographier ceux et celles dont vous découvrirez les visages au fil de ces pages.

Les habitants de Rio sont tout aussi extraordinaires que le cadre spectaculaire qu'ils habitent. Leur hospitalité, leur chaleur et leur générosité ont été pour moi une source d'inspiration.

J'ai voulu rassembler sur mes clichés les gens de la rue et des femmes hors du commun, connues non seulement pour leur talent et leur beauté, mais également pour leur travail sur le plan caritatif et leur contribution à la société.

Où que j'aille dans le monde, j'aime photographier les œuvres murales. Or, à Rio, l'esprit de la ville semble prendre vie au fil des images et des mots qui ornent ses murs.

Les œuvres murales, ou graffiti, sont issues d'une tradition antique, vieille de plusieurs millénaires.

À travers les photographies réunies dans ce calendrier, je rends personnellement hommage aux habitants d'une des villes les plus extraordinaires que j'aie eu le privilège de photographier.

A handwritten signature in black ink, reading "Steve McCurry". The signature is written in a cursive, flowing style with a long horizontal line extending from the start of the name.

LE CALENDRIER PIRELLI

par Paul Theroux

La magie visuelle la plus extraordinaire ne réside ni dans l'ailleurs, ni dans l'étrange teinté de sorcellerie, mais plutôt dans l'éclairage du quotidien, quand ce qui nous est familier prend l'apparence du merveilleux. Les rues, les murs de la ville et les ciels, dans un surprenant chamboulement, commencent à assumer l'irrationnalité d'un rêve. Au fur et à mesure que nous apparaissent certains détails familiers – un chien, une chaise, une fenêtre -, les autres éléments de l'image se font encore plus déroutants: quel est ce faisceau lumineux? Qui est cette femme, assise dans l'embrasement d'une porte? Fascinante et suggestive, parcourue de saignées de couleur, la vision tire sa force de la présence marquée d'un personnage fort – dans le cas de ces photos, la femme, belle, qui domine la scène telle une prêtresse tropicale.

Dans cette révélation de l'inattendu et du ravissement, pareille beauté exerce toujours de l'attraction. Impossible de regarder les clichés de Rio et de ses habitants réalisés par Steve McCurry sans vouloir y être. La magie de Rio, la ville de tous les contrastes, est palpable, chargée d'une luminosité qui transporte, ce qui est rare dans la plupart des grandes cités. Mais pour Rio, c'est une part de son identité, de son quotidien – c'est à la fois quelque chose de joyeux et qui, par moments, évoque une sorte de mélancolie. L'intensité des couleurs peut inspirer la joie ou la terreur, le désir, voire une émotion ou un sentiment de quasi-sainteté.

Le Rio photographié ici rappelle l'histoire du Brésil et de ses transformations – colonisé, pillé puis repeuplé, avant que n'éclatent ses énergies européennes, africaines et tous ses cris à plume originels. Les photographies révèlent une culture locale faite d'impulsions et d'improvisations – de syncrétisme, dirait un anthropologue, une fusion de cultures, un peuple prenant possession de rituels ou de croyances divers pour se les approprier. Ça aussi, c'est magique. La musique et la danse, et même les graffiti amplifient la transformation ; la dimension humaine dans les fresques murales, la robe sans chichi, les Cariocas qui revendiquent une existence bien à eux et leurs quartiers, transformant leurs murs en fresques et même leurs corps en objets d'art, tels des body builders et des danseurs.

La *capoeira* – figurée ici en chute vigoureuse – est indéniablement brésilienne, et ce depuis des siècles, un mariage de mouvements et de musique relevant à la fois de l'esthétisme et de l'exercice de combat, comme si la magie était à l'œuvre: un art martial, parfois improvisé, plein d'adresse. Ici le graffiti n'est pas (contrairement à certaines villes) du vandalisme, mais un embellissement, une fresque ou un habillage de mur, de rue, de porte, de façade.

Ces photographies dépeignent un monde réinventé, sublimé par cette vue prise des hauteurs de Rio, qui évoque la création de la terre, avec la mer qui se retire dans des flaques de lumière rose, s'éloignant des montagnes pour accoucher d'une ville, lumières clignotant depuis la côte, sommets faisant face aux gratte-ciel, une ville où les gens semblent plus heureux dehors, dans la rue, dans les renforcements de mur et au marché, sur les toits.

Ces images sont des images d'abondance: profusion de tout, nourriture, fruits, couleurs, musique, et aussi une abondance de lumière, même si cette dernière se fait parfois capricieuse et révélatrice. La jeune fille qui se prend la tête entre les mains, au marché, derrière un étal de piments multicolores. Elle est seule, mais tel est aussi le cas de bien d'autres dans la ville, comme la silhouette solitaire de cette femme qui s'éloigne sur le viaduc, l'Arcos de Lapa, avec un petit air provocateur de «suivez-moi». C'est une ombre qui en dit long; il y a autant de vie dans ces ombres-là que sous une lumière crue.

Ainsi, chaque photographie de cette série s'anime grâce à un détail révélateur, qu'il s'agisse d'un chat fuyant, d'un chien maléfique ou d'une ombre; un regard inquiet ou un geste maladroit, humain, facile à reconnaître et auquel s'identifier. La présence physique imprègne les images, l'élément humain est fort. Ce sont des êtres de chair et de sang – des personnes réelles dans des lieux réels, rayonnant d'une confiance joyeuse. Dans la plus dépouillée d'entre elles, la maternité d'une femme s'affiche dans un contraste serein. Dans la plus complexe, celle du mannequin dans l'embrasure de porte, voyez le drapeau brésilien peint sur le mur, la femme à sa fenêtre qui tourne la tête, le bout de fresque de l'enfant triste, l'arbre, la rue mouillée.

INTERVIEW DE STEVE MCCURRY

par Paul Theroux

Paul Theroux: *Qu'as-tu pensé de Rio: ce que tu as aimé, ce que tu as voulu mettre en avant?*

Steve McCurry: Avant cette mission, je m'étais rendu deux fois à Rio, pendant le Carnaval – l'ambiance était sympa, rythmée, très sensuelle et chaude. Une autre fois, je me trouvais au sommet du pic qui surplombe Rio, celui qu'on voit dans le calendrier, et j'ai ressenti la même chose en tombant sur des danseurs de *capoeira*. À ma première visite, Rio m'est apparu tel qu'en son mythe, avec les montagnes, les plages, cette lumière incroyable. C'est l'un des plus fabuleux paysages urbains au monde. Il n'y a pas d'équivalent, de près ou de loin, à Rio.

Il y a un quartier vraiment génial dénommé Lapa, où les gens traînent le soir. Il y a des tas d'hôtels louches et de graffiti. C'est juste à côté du quartier Santa Teresa, avec les vieilles lignes de tram. Je l'ai trouvé plus intéressant que les plages et Copacabana; les quartiers plus petits m'ont semblé plus intéressants sur le plan visuel.

Qu'entends-tu par intéressant sur le plan visuel?

La qualité de la lumière, une atmosphère sombre, le mystère – tout ça était plus fort de nuit. J'ai toujours été attiré par les scènes sombres, mal éclairées. Je photographie rarement en pleine lumière ou de jour. J'aime les scènes d'ombres, tout en nuances, quand il y a un contraste subtil dans la palette des couleurs et quand la lumière vient des boutiques, des maisons et des lampadaires.

Est-ce-que tu n'as pas trouvé étrange de travailler avec des mannequins?

Elles sont certes mannequins, mais elles étaient là pour leur action caritative, donc je ne les ai pas photographiées nues. Il ne s'agissait pas de leur corps. Ni de leur sexualité. On peut faire des photos sexy n'importe où, y compris dans le hall d'un hôtel. Pour ce que je voulais faire, j'avais besoin d'un décor, d'un arrière-plan, d'une impression d'atmosphère. Je créais une scène: un premier plan, un arrière plan, l'impression d'un lieu. Qu'est-ce qui fait que Rio est Rio? Les graffiti, les bars, les bodegas, cette lumière incroyable, la forme de l'aqueduc, le quartier, la silhouette floue d'une fille sexy qui marche sur le viaduc. Les rues sont très vivantes, la clientèle des bars se répand dans les rues. C'est ça, que j'ai aimé.

Et aussi le moment de la journée?

Oui. Prenez la photo du mannequin, assise dans l'embrasure de la porte, avec le graffiti du drapeau brésilien et la femme à la fenêtre. C'est une scène complète. Quand j'ai vu le drapeau, j'ai pensé que ce serait sympa de jouer avec les couleurs du drapeau – le vert et le jaune qui dominant, cette combinaison de couleurs qui émerge. Il avait plu fortement toute la nuit, ce qui donnait à la rue un éclat merveilleux. J'ai commencé à travailler vers 8 heures, ce soir-là, et j'ai

photographié pendant environ quatre heures car on avait besoin de bâches à cause de la pluie. J'avais le mannequin pour toute la journée, mais je préférais faire les prises de nuit plutôt que de jour. C'est un top model, mais elle est assise dans ce petit passage, avec des familles et des enfants qui passent et la frôlent avec leurs manteaux de pluie tout mouillés, et elle doit sans doute se dire «Mais dans quoi est-ce que je me suis embarquée?». Comme je m'étais installé de l'autre côté de la rue, à une quinzaine de mètres, elle ne pouvait pas me voir. J'étais sous ma bâche, et il y avait tous ces gens qui allaient et venaient. J'ai trouvé ça génial, surtout cette femme qui se penche par la fenêtre.

En quoi est-ce différent de photographier des gens qui posent pour toi?

Ce que j'espérais, le but que je m'étais fixé, c'était de photographier ces mannequins comme n'importe quelle personne normale. Ce sont des pros, elles posent, elles ne peuvent pas s'en empêcher. Elles se mettent à bouger à leur façon. Pour les shootings de mode, elles doivent mettre les vêtements en valeur au maximum, donc elles prennent une attitude particulière, par exemple en mettant les mains sur la nuque, pour créer un effet. Mais là, j'essayais de les photographier comme de vraies personnes, sans tout ce tralala. Ça, c'était ce que j'avais en tête. D'un autre côté, leur métier, c'est de se mettre en scène. Alors je me suis dit: laisse-les faire, elles sont belles, elles aiment jouer, elles savent comment avoir de l'allure, et donc, en gros, je les ai photographiées en train de faire leur boulot, mais en essayant d'atténuer les choses – les gestes, le jeu, les poses – pour que ça ait l'air plus vrai.

Quand vous êtes photographe des rues, lorsque vous photographiez les gens, ce que vous cherchez, c'est une palette d'émotions.

«Photographe des rues», c'est ainsi que tu te définis?

Oui, je dirais que je suis un photographe des rues adepte des «scènes croisées» et la partie la plus intéressante de mon travail, c'est de me promener dans les rues et de saisir la vie comme elle se présente, par hasard.

As-tu été confronté à des problèmes particuliers à Rio?

On m'a dit de faire attention à la sécurité, mais on était une grosse équipe. On a passé deux jours dans une favéla et on n'a eu aucun problème. Dans trois des favélas où je me suis rendu, il n'y a même pas eu besoin de service de sécurité, ni d'arme – on était libres. Je me suis senti en sécurité. Je voulais travailler dans une favéla, comme je l'avais fait dans les bidons-villes en Inde. C'est humide, surpeuplé, sombre, avec des gens qui traînent dans la rue – j'adore ça.

Et pour la foule?

C'est une constante dans ma vie. En Inde, dès que tu t'arrêtes quelque part, les gens se rassemblent, mais ça ne me gêne pas du tout. Travailler dans la rue, au milieu du chaos, ça ne

me dérange pas. C'est un peu comme de se retrouver en plein orage, mais dans un cocon. Le défi permanent, dans ce travail, c'est la course contre le temps. À partir du moment où tu commences les prises de vue, il faut que tout soit bouclé dans les deux heures. Il y a le coiffage, le maquillage, le lieu, et le mannequin qui a probablement un avion à prendre. Donc il vaut mieux que tout se mette vite en place.

Mais ça doit rester ton regard. Il faut rester fidèle à sa petite voix intérieure. Tout est intuitif, il faut suivre son instinct et si tu t'égares en cours de route, tu es paumé. Tu te balades dans un village ou dans une ville que tu ne connais pas: tu tournes à gauche ou tu tournes à droite? Tu y vas au flair. Tu explores. C'est toi qui choisis les cartes et la manière de faire. Il arrive que certaines rues ne mènent nulle part, mais au bout du compte tu croises un truc, un heureux hasard, et tu trouves tes meilleures scènes.

J'ai été ému par l'image de la vendeuse de piments

Je l'ai rencontrée par hasard, il ne s'agit pas d'un mannequin. Je mitraille. J'attends les moments en suspens, quand il y a une sorte de tension dans l'image. Quand les gens sont comme au repos. S'ils bougent, je veux qu'il y ait cette impression de mouvement dans l'image. Comme ça, ce n'est pas statique. Je veux saisir la manière de bouger des gens ou leur manière de se tenir, la gamme infinie de ces variations. Je veux quelque chose de naturel, de vrai et d'authentique, autant que possible. J'ai peut-être pris cinquante photos de cette jeune fille.

On te connaît pour ton travail en Afghanistan en 1979. Qu'est-ce qui t'a poussé à entreprendre un voyage aussi dangereux?

Ça me paraissait important de le faire, c'était une aventure, une occasion exceptionnelle de témoigner de la vie dans une région isolée de l'Hindou Kouch. Je m'intéressais aussi aux Kalash, qui habitent non loin de Chitral, à deux jours au nord de Peshawar, dans une vallée isolée. Ce ne sont pas des musulmans, on pourrait dire d'eux qu'ils sont païens, et j'ai passé un peu de temps avec eux. Ils vivaient au fin fond des collines. Ils y sont probablement toujours, à survivre chichement. Sans doute ne sont-ils maintenant plus que quelques milliers.

La première fois, j'ai passé un mois en Afghanistan. Puis j'y suis retourné au mois d'août et j'ai pris d'autres photos. Cette fois, j'étais dans la province de Kunar, dans le Nouristan – on se déplaçait partout à pied. À l'époque, les gens portaient le costume traditionnel beaucoup plus qu'aujourd'hui, et comme fusils, ils avaient de vieux Enfield.

Quel a été le grand tournant dans ta carrière?

L'année 1980, quand mes photos d'Afghanistan ont commencé à paraître dans *Géo*, *Stern* et *Paris Match*. Les images d'Afghans combattant leur propre gouvernement. Plusieurs de mes portraits d'Afghans ont été publiés dans *American Photographer*. Le *New York Times* en a choisi certains et les a publiés en première page. C'était super. Les photos dataient de plusieurs mois, mais elles étaient historiques.

BIOGRAPHIE STEVE MCCURRY

par Paul Theroux

«Je dirais que je suis un photographe des rues adepte des 'scènes croisées'» commente Steve McCurry à son propre sujet. Ce simple cliché est une victoire, un instant d'observation saisi sur le vif, tout un récit de solitude, des êtres en pleine réflexion sur fond de ville effervescente. *«On peut photographier des nus n'importe où, déclare Steve McCurry, mais ces mannequins-là sont vêtus, chacune d'elles mène une action caritative. Elles ont un but et un idéal. Je voulais donc les montrer dans un lieu particulier. C'est pourquoi Rio était le cadre idéal.»*

Steve McCurry voyage et prend des photos depuis près de quarante ans. Cela fait trente ans que je le connais. Steve est un grand photographe car c'est un voyageur plein de ressources et d'humilité, et le créatif le plus travailleur que je connaisse. Il est toujours attentif, à l'affût du moindre détail, de l'humanité présente dans chaque image. L'une d'entre elles, celle de Sharbat Gula, la jeune Afghane aux yeux verts, qu'il a prise en 1984 dans un camp de réfugiés, est considérée comme l'une des photos les plus connues de tous les temps. Égal à lui-même, Steve a retrouvé la trace de Sharbat Gula 17 ans plus tard et l'a rephotographiée.

Steve voyageait avant d'être photographe et il a toujours aimé prendre des risques. À 22 ans, en quête de sujets, il fit du stop depuis chez lui, aux États-Unis, traversa le Mexique et l'Amérique centrale jusqu'au Panama (*«J'y ai acheté des objectifs»*). Avant d'avoir trente ans, il avait voyagé en Yougoslavie et en Bulgarie, avait remonté le Nil tout seul jusqu'en Ouganda et au Kenya. Il fit la route en Inde pendant deux ans, à la fin des années 70, et parcourut le Népal et la Thaïlande. Il entra secrètement en Afghanistan déguisé en paysan afghan. Il n'avait pas 30 ans.

Début 1979, épisode désormais notoire, alors qu'une guerre civile éclatait en Afghanistan, il se fit pousser la barbe, revêtit le *shalvar kamiz* national et suivit un groupe de cinq Afghans depuis Chitral, dans la montagneuse province pakistanaise de la Frontière du Nord-Ouest jusqu'à la vallée afghane de la Kunar, photographiant des villages incendiés, scènes de bombardement et d'atrocités. Il accomplit toute sa mission à pied, empruntant les sentiers de montagne, se nourrissant de baies et dormant dans des cabanes. Dix mois plus tard, lorsque l'Union soviétique envahit l'Afghanistan, il était le premier à publier des photos de moudjahidines afghans rebelles, en Europe et en Amérique.

Après un nouveau séjour en Afghanistan, puis des missions qui le menèrent à Beyrouth, dans le Balouchistan et à la frontière cambodgienne, il acquit la réputation de photographe de guerre. *«Mais ce n'était pas ce que je voulais. Je voulais être freelance, me rendre où bon me semblait.»*

Il réalisa son rêve : dans ses voyages en Inde, en Amérique du Sud, au Japon et en Afrique, il s'est consacré à son art, recherchant la lumière. Nombre de ses photos sont historiques, et il s'est fait fortuitement le chroniqueur, à travers ses photos, des habitudes, gestes et costumes d'un monde disparu.

«Je suis très content des lieux, des décors et de la lumière sur ce projet, déclare-t-il à propos des photos réalisées à Rio pour le calendrier Pirelli. L'essentiel, c'est de trouver la lumière, le bon moment de la journée, le bon endroit, et ensuite, de faire en sorte que tout ça fonctionne. La lumière, c'est tout.»

PIRELLI AU BRÉSIL

Le Brésil est un pays d'une importance cruciale pour la stratégie de croissance de Pirelli, qui y est présent depuis 1929. Pour ce qui est de l'automobile et des véhicules industriels, le Brésil représente le plus grand marché d'Amérique du Sud et l'un des plus grands du monde. Il n'est donc pas surprenant que tous les grands fabricants mondiaux d'automobiles, de motos et de véhicules industriels y soient implantés.

Aujourd'hui, Pirelli possède 22 usines de pneumatiques à travers le monde, dont sept sont situées en Amérique du Sud et produisent des pneumatiques pour les autos, les véhicules industriels, les motos, les engins agricoles et de chantier. Cinq de ces usines se trouvent au Brésil (Feira de Santana dans le nord, Santo André, Sumaré et Campinas dans l'état de São Paulo, Gravataí dans le sud), l'une est proche de Caracas au Venezuela et la dernière se situe près de Buenos Aires en Argentine. Le siège sud-américain de Pirelli est à São Paulo.

Le cœur industriel et technologique de Pirelli en Amérique du Sud – région qui réalise un tiers (34%) des ventes totales du groupe, soit plus de 5,6 milliards d'euros en 2011 – est l'usine brésilienne de Santo André, entrée dans le groupe il y a 83 ans, dont la production est destinée aux véhicules industriels et agricoles. Aujourd'hui, le pôle de Santo André, renforcé par la piste d'essai de Sumaré qui s'étend sur 200 000 mètres carrés, fait figure de référence en matière de test de pneumatiques, toutes catégories confondues (auto, moto, SUV, véhicules agricoles et industriels, etc.). Au total, Pirelli emploie environ 11 000 salariés au Brésil, et près de 14 000 dans l'ensemble de l'Amérique du Sud.

Au fil du temps, la présence industrielle et commerciale du groupe Pirelli et son importance ont connu un essor constant, si bien qu'il occupe aujourd'hui une position de leader incontesté au Brésil et en Amérique du Sud. Une position de domination absolue, tant sur le marché de l'équipement d'origine que sur tous les marchés clés du remplacement, en particulier au Brésil, où Pirelli possède un réseau de distribution fort de plus de 550 points de vente exclusifs. En 2012, pour la quatrième année consécutive, Pirelli a remporté le prix de la marque la plus aisément identifiée du public masculin au Brésil, décerné par le quotidien Folha de São Paulo et, pour la dixième année consécutive, celui de la marque la plus connue du secteur des pneumatiques. Et c'est également au Brésil que la stratégie Premium Pirelli enregistre la plus forte croissance, parallèlement à la croissance du marché des véhicules haut de gamme, preuve de la récente évolution socio-économique du pays. En Amérique du Sud, au cours des neuf premiers mois de l'année, le chiffre d'affaires a augmenté de 7% comparé à la même période en 2011, tandis que le chiffre d'affaires pour le segment Premium a quasiment doublé.

Activités socio-culturelles

Dans le droit fil de la philosophie appliquée par le groupe partout dans le monde au niveau du travail, des interactions et de son intégration à la vie locale, Pirelli, au Brésil, soutient de nombreuses actions culturelles, sociales, éducatives, médicales et sportives. Depuis plus de 20 ans, Pirelli organise l'exposition photographique *Coleção Pirelli-MASP* au musée d'art de São Paulo. Celle-ci rassemble les photographies des plus grands photographes brésiliens actuels et possède un fonds de quelque 1 100 clichés.

Au nombre des activités culturelles soutenues par Pirelli, citons également la production théâtrale et les concerts, ainsi que le festival du cinéma italien de la ville de São Paulo.

Dans la sphère sociale, Pirelli collabore avec les autorités nationales et locales dans divers secteurs. Le groupe soutient en particulier des actions d'aide et de réinsertion à destination de centaines d'enfants et adolescents en difficulté dans tout le pays, ainsi que des programmes éducatifs, de formation professionnelle et d'éducation civique.

Au Brésil, la branche R&D de Pirelli s'est engagée en faveur du développement durable, conformément aux objectifs du groupe en matière de respect de l'environnement. Pirelli soutient plus particulièrement le programme national de recyclage des pneumatiques usagés.

Outre le rôle de sponsor assumé par Pirelli dans les sports mécaniques, souvent en qualité de fournisseur exclusif (au total 13 championnats y compris en Formule 3, rallye ainsi que le GT3 du Brésil). Pirelli parraine également l'équipe de foot de Palmeiras, l'un des principaux clubs du pays, quatre fois champion du Brésil et une fois vainqueur du championnat sud-américain. Jusqu'aux années 80, Pirelli s'était engagé dans d'autres sports avec le Clube Atlético Pirelli, couronné de nombreux succès aux niveaux national et international en volley-ball, boxe, judo et cyclisme.

Kyleigh Kuhn

À l'âge de treize ans, Kyleigh Kuhn s'est rendue en Afghanistan avec sa mère, où elle a pu voir de ses propres yeux les ravages et les souffrances infligés par la guerre. Peu après ce premier voyage, Kyleigh lança la *Penny Campaign* afin d'inciter les lycéens de la baie de San Francisco à faire la collecte de petites pièces en soutien à la fondation de sa mère, *Roots of Peace*. Dès lors, Kyleigh et sa famille se sont investies sans relâche pour bâtir écoles, aires de jeux et terrains de foot dans ce pays dévasté. Diplômée en Science de la paix et étude des conflits à l'Université de Californie, Berkeley, elle est parvenue à concilier son centre d'intérêt avec son travail. Depuis son entrée dans le mannequinat, Kyleigh a fréquemment utilisé la sphère de la mode pour mobiliser l'opinion sur les causes qu'elle défend. Elle travaille actuellement à l'élaboration d'un projet assurant un certain niveau de revenu à des veuves afghanes, par le biais d'activités artisanales. Ce projet a débouché sur des collaborations avec plusieurs designers américains, les fonds dégagés servant à financer l'éducation de ces femmes et à leur fournir un revenu. Un superbe ouvrage retraçant le travail de la fondation en Afghanistan paraîtra en décembre 2012.

Sonia Braga

La belle Brésilienne est une défenseuse assidue des droits de l'enfance, et plus particulièrement du droit à l'éducation. «*Trop souvent, dit-elle, dans le monde développé, nous distinguons l'éducation des besoins fondamentaux tels que l'alimentation ou le logement*». En 1997, elle a créé la *National Hispanic Foundation for the Arts* (NHFA) aux côtés de Jimmy Smits, Merel Julia, Esai Morales et l'avocat Felix Sanchez de Washington DC. Cette fondation a pour vocation de promouvoir la place des Latinos Américains devant et derrière la caméra. La NHFA propose des ateliers de formation et des bourses aux étudiants diplômés recherchant un emploi dans les secteurs du divertissement et de la télécommunication dans plusieurs prestigieuses universités américaines, telles que New York University, Columbia University, Harvard et Yale.

Isabeli Fontana

Isabeli est née à Curitiba, au Brésil, dans une famille pauvre. Ayant connu la pauvreté, elle réserve dans son cœur une place particulière à ceux qui ont eu moins de chance qu'elle. Une fois le succès en poche, Isabeli a généreusement contribué, plusieurs années durant, à un orphelinat de Florianopolis. Aujourd'hui maman de deux petits garçons, Isabeli est plus sensible que jamais à la cause des enfants démunis. Elle est actuellement ambassadrice pour le Brésil de l'organisation www.1love.org, qui collabore avec Save the Children. Récemment, 1love a mené une opération de distribution d'instruments de musique à destination d'écoles défavorisées. L'année dernière, elle a également contribué, en temps et en argent, au gala d'ouverture de l'*amFAR* organisé à São Paulo, grâce auquel près de 750 000 dollars ont été collectés au profit du programme de recherche sur le sida de cette fondation.

Elisa Sednaoui

Elisa Sednaoui, parallèlement à sa carrière de mannequin, mène une action humanitaire multiple. Elle a récemment réalisé, avec Martina Gili, un documentaire intitulé *Kullu Tamam* (Tout est bien), dans lequel les habitants d'un petit village du sud de l'Égypte racontent la façon dont ils ont soudain découvert la «liberté d'expression» qui a suivi la chute du régime oppressif de Mubarak. Les réalisatrices ont cherché à montrer l'Égypte sous un angle différent, à travers les vies de villageois d'une région rurale. Sednaoui se déclare «*émue et profondément influencée par les Égyptiens et le regard qu'ils posent sur la vie, qu'elle a eu envie de faire partager.*» Elisa est extrêmement fière des Égyptiens, de la force et de la détermination dont ils ont fait preuve. «*Ils ont vraiment fait une révolution*», dit-elle, tout en comprenant bien que, pour la population, une démocratie exempte de corruption reste à bâtir. «*Un an plus tard, c'est ce qu'ils font. En gros, ce qu'ils nous disent, c'est: 'On ne laisse pas tomber, jusqu'à ce qu'on obtienne ce que l'on veut.'*»

Marisa Monte

Originaire de Rio, Marisa Monte chante, compose et produit des chansons depuis vingt-cinq ans. Cette authentique Carioca œuvre à la reconnaissance de la musique et de la culture brésiliennes et de certains de ses artisans qui, sans elle, seraient probablement restés dans l'oubli. Marisa Monte a produit les albums *Tudo Azul* (2000) et *Argemiro Patrocínio* (2002), tous deux interprétés par les vénérables musiciens de la Velha guarda da Portela, l'une des plus anciennes écoles de samba de Rio de Janeiro. En 2008, elle a co-produit le film *o Mistério do Samba* (Le mystère de la samba), qui puise dans l'histoire de ce fascinant genre musical. Marisa Monte est également impliquée dans de nombreux projets sociaux au Brésil: elle est marraine du Portela Filhos da Águia (groupe formé par les jeunes de l'école de samba de Portela), participe aux campagnes de *Rio com Gentileza* (Rio avec Gentillesse) et *eu Sou da Paz* (Je suis pour la paix).

Petra Nemcova

Top model, auteure et philanthrope, Petra Nemcova a créé la fondation *Happy Hearts* en 2006, deux ans après avoir miraculeusement survécu au tsunami de 2004, qui fit près de 280 000 victimes. Lorsqu'elle retourna en Indonésie après la catastrophe, elle constata certaines défaillances dans le programme d'aide aux victimes et décida de créer une structure pour y remédier. Le but principal de la HHF est d'accompagner les enfants victimes de désastre et de leur rendre espoir en accélérant la reconstruction d'écoles et de logements. La fondation a déjà apporté une aide inestimable à 14 pays et intervient actuellement dans six autres. Au mois de septembre 2012, son bilan était de 67 écoles, grâce auxquelles plus de quarante mille enfants ont pu retrouver un sentiment d'appartenance sociale.

Hanaa Ben Abdesslem

La Tunisienne Hanaa milite activement pour l'amélioration des établissements de soins de santé et des services sociaux en Tunisie. Elle est actuellement marraine de l'association à but non lucratif Esmâani, née dans le sillage plein d'optimisme du Printemps Arabe. Esmâani s'attache principalement à fournir une assistance sociale aux Tunisiens les plus démunis. Organisatrice d'expositions et de concerts, Esmâani forme également des équipes de bénévoles qui se rendent régulièrement dans les établissements de soins et les hôpitaux, apportant soutien, réconfort, liens et aide financière aux malades et aux plus démunis. Dès que son emploi du temps le lui permet, Hanaa participe à toutes ces activités. Elle contribue également par des dons en jeux et équipements, et a ainsi aidé plusieurs hôpitaux à moderniser leurs aires de jeux.

Summer Rayne Oakes

Summer Rayne Oakes s'est débrouillée pour concilier sa carrière et ses valeurs personnelles. Diplômée de l'université de Cornell en Sciences de l'environnement et Entomologie, elle a publié un guide mode et beauté écolo *Style, Naturally*, devenu best-seller aux États-Unis, et est cofondatrice du portail B2B Source4Style qui met en contact créateurs de mode et fabricants de tissu écoresponsables du monde entier. La jeune femme a conçu des collections respectueuses de l'environnement pour diverses marques, telles *MoDo eco eyewear*, *Aveeno* et *Portico home*. Summer rédige occasionnellement des articles pour la revue *Above Magazine* et a récemment écrit et produit son premier film – un court métrage intitulé *Extinction*. Véritable *écologiste*, son engagement en faveur de l'environnement a été salué par de nombreux magazines, dont *Vanity Fair*, *CnBC* et *Outside*.

Karlie Kloss

Fille de médecin, Karlie a grandi dans un univers voué aux soins et à la guérison, qui lui a fait réaliser combien la vie distribuait aveuglément bonheurs et malheurs. Profondément touchée par le séisme catastrophique qui a ravagé Haïti en 2010, Karlie, avec son amie Petra Nemcova, s'est investie dans le projet *Tents Today Homes Tomorrow* (Tentes d'aujourd'hui, Maisons de demain) initié par la créatrice Donna Karan dans le cadre de la *Happy Hearts Foundation*. Elle a généreusement mis à contribution son emploi du temps, sa renommée et son cachet. Son entourage professionnel la décrit souvent comme quelqu'un destiné à faire avancer les choses, qui donne plus qu'elle ne reçoit. Elle envisage plus particulièrement de s'investir auprès des enfants, et en particulier, les enfants de familles touchées par la drogue. Au retour d'un récent shooting réalisé en Chine pour le magazine *Vogue*, Anna Wintour déclara dans son éditorial: «Si Karlie venait à se désintéresser de la médecine, elle ferait une excellente ambassadrice.»

Adriana Lima

Adriana collabore actuellement au programme mondial de Bill Clinton pour Haïti, après s'être rendue sur place dans le cadre de ce programme d'aide et de développement en faveur de l'économie locale. Lors de son séjour, elle a rencontré des chefs d'entreprise et a pu voir les énormes problèmes socio-économiques auxquels ils sont confrontés. Maman pour la seconde fois depuis peu, Adriana a été vivement intéressée par le projet d'extension de la maternité de l'hôpital catholique de Port-au-Prince – pour que les mères et les enfants ayant subi des complications puissent recevoir les soins que ce pays meurtri n'a pu jusque-là leur fournir. Dans un avenir proche, Adriana va se servir de sa notoriété pour soutenir une campagne Facebook destinée à recueillir les fonds nécessaires à la construction du nouveau service de maternité.

Liya Kebede

Liya Kebede est top model, actrice, créatrice de mode et philanthrope. Elle a créé la *Liya Kebede Foundation*, elle siège au Conseil consultatif de la campagne *Mother's Day Every Day* (La fête des mères, c'est tous les jours) et a été porte-parole du programme pour la Santé de la mère et de l'enfant mené par l'Organisation mondiale de la santé. La fondation qui porte son nom se mobilise pour assurer l'accès des femmes, sans exception, aux soins vitaux. Pour cela, la fondation joue un rôle d'information auprès des décideurs politiques et soutient des programmes pour sauver des vies en partenariat avec des gouvernements, ONG et communautés touchées. L'accent est placé sur la coordination des stratégies et le déploiement de toutes les ressources possibles, du médecin et de la sage-femme qualifiés aux ambulances, aux draps propres et au matériel médical de base. «*Notre objectif, c'est de sauver la prochaine génération de mamans.*»

CALENDARIO PIRELLI: PHOTOGRAPHERS AND LOCATIONS

- 1964 Robert Freeman in Maiorca
- 1965 Brian Duffy in the south of France
- 1966 Peter Knapp in Al Hoceima, Marocco
- 1967 Non pubblicato
- 1968 Harry Peccinotti in Tunisia
- 1969 Harry Peccinotti in Big Sur, California
- 1970 Francis Giacobetti in Paradise Island, Bahamas
- 1971 Francis Giacobetti in Giamaica
- 1972 Sarah Moon in Villa Les Tilleuls, Paris
- 1973 Allen Jones in Londra
- 1974 Hans Feurer at the Seychelles islands
- 1975-1983 Non pubblicato
- 1984 Uwe Ommer in Bahamas
- 1985 Norman Parkinson in Edimburgh, Scotland
- 1986 Bert Stern in the Cotswolds, England
- 1987 Terence Donovan in Bath, England
- 1988 Barry Lategan in London
- 1989 Joyce Tennyson in the Polaroid Studios, New York
- 1990 Arthur Elgort in Seville, Spain
- 1991 Clive Arrowsmith in France
- 1992 Clive Arrowsmith in Almeria, Spain
- 1993 John Claridge at Seychelles
- 1994 Herb Ritts in Paradise Island, Bahamas
- 1995 Richard Avedon in New York City
- 1996 Peter Lindbergh in El Mirage, California
- 1997 Richard Avedon in New York City
- 1998 Bruce Weber in Miami
- 1999 Herb Ritts in Los Angeles
- 2000 Annie Leibovitz in Rhinebeck, New York
- 2001 Mario Testino in Naples
- 2002 Peter Lindbergh in Los Angeles
- 2003 Bruce Weber in Southern Italy
- 2004 Nick Knight in London
- 2005 Patrick Demarchelier in Rio de Janeiro
- 2006 Mert and Marcus in Cap d'Antibes, Francia
- 2007 Inez and Vinoodh in California
- 2008 Patrick Demarchelier in Shanghai, Cina
- 2009 Peter Beard ad Abu Camp/Jack's Camp, Botswana
- 2010 Terry Richardson in Brazil
- 2011 Karl Lagerfeld in Parigi
- 2012 Mario Sorrenti in Murtoli, Corsica
- 2013 Steve McCurry in Rio de Janeiro